

plaintes provenant de voyageurs que la fumée incommodait.

Léon Brésil

## EN PROVINCE

LE CONGRÈS DE LYON

LYON. — Les travaux du congrès sur la liberté d'enseignement continuent. Hier matin, c'est Mgr de Cabrières qui a pris la parole, dans l'église Saint-Martin d'Ainay.

Dans une allocution pleine de chaleur, l'évêque de Montpellier démontre que rien ne peut remplacer la religion dans l'éducation et que l'enseignement libre arrive à concilier le double problème de l'éducation physique et du développement intellectuel.

A la séance du matin, le comte de Mun, qui préside, donne lecture d'une adresse envoyée au cardinal Rampolla; puis, le R. P. Dublanchy, Mariste, passe en revue les « Effets de la liberté d'enseignement en France depuis 1830 ».

M. l'abbé Garnier prend ensuite la parole pour demander, au sujet de cette question si intéressante, la plus large publicité par brochures, livres ou journaux.

Dans l'après-midi, on a abordé le grand problème de l'enseignement secondaire, tant au point de vue des réformes à y apporter qu'à celui de leur sanction. Nous relevons, parmi les noms des orateurs, ceux de M. l'abbé Ragoa, du Père Trézard et de M. l'abbé Lahargou, qui parle du baccalauréat et de ses réformes.

Le doyen de la Faculté catholique de Lyon parle des récentes propositions de loi sur l'enseignement et en démontre le côté sectaire.

Le soir, le comte Albert de Mun a pris la parole dans la séance solennelle des Follies-Bergère.

Le congrès, fortement impressionné par l'éloquente exhortation de l'orateur et par l'appel fait par Mgr de Cabrières à la collaboration de tous les partisans de la liberté dans l'école, a adopté à l'unanimité un vœu confiant à la Jeunesse catholique le mandat d'organiser, sous la direction de l'épiscopat, avec les conseils et l'appui de tous les catholiques en étroite union avec les membres catholiques du Parlement et le large concours de tous les Français honnêtes et libéraux, la défense effective de la liberté de l'enseignement et de concentrer leurs efforts sur l'échec des propositions récentes de retour ouvert ou déguisé au monopole.

Le président de la Jeunesse catholique a accepté. Le Père Regnaud, supérieur de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne, affirme l'étroite union des membres de l'enseignement libre avec la Jeunesse catholique.

Paul Bartel

## RHUM NEGRITA

## MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — *Cendrillon*, conte de fées mis en quatre actes par M. Henri Cain, d'après Perrault, musique de M. Massenet.

Au sortir de la représentation de *Cendrillon*, un sortit raffiné et tous m'a tenu ce langage : « Ce spectacle est délicieux. Je ne m'occupe pas de la musique. Je ne cherche pas si le poème ne pourrait pas être meilleur et s'il est même tout à fait dans l'esprit qu'il faudrait. Tout cela n'importe guère en la circonstance. On nous a montré des visions brillantes et rappelé des souvenirs d'enfance d'une grâce infinie. Pour moi, les applaudissements du public sont ainsi justifiés. »

Révérence parler, un tel jugement m'a fait remonter à la mémoire la malicieuse réponse du peintre Courbet venant de visiter la Bavaria de Munich, cette statue colossale en laquelle on monte comme dans une tour. Des admirateurs de l'œuvre lui demandaient son impression : « Oh ! fit Courbet, mon impression est très grande. Quand on approche de la gigantesque masse, on ne soupçonne, à vrai dire, rien de bien beau et l'on ne pense pas à la sculpture, mais, sitôt qu'on est monté, quelle merveille ! Jusqu'à l'horizon tout est féérique, extraordinaire, vraiment radieux. » Ce que le maître d'Ornans avait admiré dans le bronze démesuré, c'était le paysage aperçu de sa cime. Je crois bien que, pareillement, ce qui a ravi si fort, dans *Cendrillon*, le fin Parisien dont j'ai transcrit le petit discours, c'est le poétique et populaire horizon du conte de Perrault.

Sur cette vue particulière, oh ! certes, il m'est singulièrement agréable de lui donner raison. Les contes de Perrault comptent parmi les plus exquis chefs-d'œuvre de nos lettres françaises. Nés des humbles, antiques et naïvement profondes inventions du peuple, ils conservent, en leur forme ravissante, le charme très pur de leur origine. Dans les écrits du dix-septième siècle, on est leur caractère et, pour rencontrer pareille fraîcheur de conception, nous devons arriver à certains récits paysans recueillis au fond de nos provinces et publiés de nos jours par les folkloristes tels que Jean-François Bladé.

Je m'en voudrais de ne pas reconnaître très nettement avoir pris un plaisir extrême, au cours de la représentation, à me souvenir des vieilles et tendres images évoquées par le conteur en des phrases si choisies et si simples. Les décors se succédaient sur la scène ; les épisodes se suivaient ; la musique se déroulait. Les phrases de Perrault chantaient en moi l'une après l'autre. Par là même, j'ai passé la plus aimable soirée du monde, et je ne saurais être ingrat envers ceux qui me l'ont procurée.

Pourtant, cela dit, il faut bien que je laisse sa droiture — la fâcheuse critique — reprendre ses droits. La pièce de M. Henri Cain est un moyen terme entre les grosses féeries du Châtelet et les opéras comiques. Tout y apparaît sacrifié laborieusement, et assez lourdement, à des combinaisons décoratives. Aucune fantaisie libre et personnelle. Pas une de ces floraisons de sentiments et de pensées qui rajeunissent une donnée ancienne ; pas une de ces vues d'ensemble ou de détail qui la renouvellent en dégageant des traits d'humanité auxquels on ne songeait pas. Si les grâces de Perrault transparaissent, c'est à travers un voile convenu, un peu bourgeois.

L'auteur n'a souci que d'exploiter un sujet et d'en tirer matière à spectacle. On m'apprendrait qu'il a fait choix de l'histoire de *Cendrillon*, non par goût spontané, mais pour lutter avec le *Hänsel et Gretel* de l'Allemand Humperdinck que je n'en serais pas surpris. Eh ! la lutte est bonne en soi ; mais encore doit-on lutter d'original. On n'oppose pas légitimement à une œuvre d'art sincère et juste en ses proportions, une œuvre factice, amplifiée stérilement et toute rendue factice.

Le premier acte débute bien dans son mode de comédie. On fait connaissance avec le malheureux Pandolfe, époux très tourmenté de la tumultueuse et vaine Mme de La Haltière. Sa femme a deux grandes filles élevées à son école. Il a, lui-même, une fille de premier lit, d'adorable douceur, la petite Lucette, jolie comme l'aurore et reléguée dans la maison au rang des servantes.

A l'heure qu'il est, Mme de La Haltière, ses filles et son mari, s'apprentent à se rendre à la cour, où l'on a mandé toutes les filles de noblesse dans l'espoir de séduire le Prince Charmant, rongé d'éternelle tristesse. Lucette-Cendrillon, cela va sans dire, gardera le logis. Or, tandis qu'elle rêve auprès du foyer, sa marraine la féé visite son sommeil et lui montre une assemblée de sylphes et de follets en des évolutions empruntées au répertoire du Châtelet. Cendrillon veut aller au bal. Eh bien, soit ! La féé l'habille, la pare et l'envoie à la cour dans un carrosse enchanté. Tout ira pour le mieux si elle est rentrée à minuit.

Quand le rideau se relève, nous sommes au palais où le Prince Charmant s'ennuie entre ses ministres et ses docteurs. Ni les danses ne le divertissent, ni la beauté des femmes qu'il voit ne l'attire. Cependant, une inconnue survient, dont l'idéale figure le touche et le conquiert. Mais, à peine a-t-il pu la voir que minuit sonne. L'inconnue divine a disparu.

L'acte troisième nous fait assister, d'abord, au retour de Mme de La Haltière et de ses filles. On s'en donne à cœur joie de travestir le poétique épisode de l'apparition de cette jeune fille que personne n'a pu reconnaître. A les entendre, il ne s'agirait que d'une aventurière. Cendrillon souffre à tel point de tels propos, que son père rompt avec sa femme et ses belles filles et décide d'aller, en compagnie de Lucette, vivre aux champs. Puis, ici, le décor change. Voici, dans la nuit, l'arbre où chantent les fées. Est-ce un rêve

de Lucette ? Est-ce une réalité ? Je ne sais trop. Le fait est qu'en plein mystère, en clair ou en ombre, Cendrillon et le Prince Charmant se fiancent sous les auspices des esprits.

La-dessus Lucette est tombée malade. Aux champs et guérie. Elle avait promis, son père l'a oubliée et guérie. Des messagers vont partout, au nom du prince, conviant toutes les jeunes filles à venir essayer une pantoufle de vair, que l'inconnue divine a perdue en s'enfuyant. Et c'est là, comme bien on pense, le thème du tableau final, amenant la reconnaissance et le couronnement de Cendrillon.

Cet exposé suffit, je crois, à confirmer mes observations préliminaires. Aussi n'y veux-je pas insister. Néanmoins, il reste encore, de par le conte de Perrault, en cette action qu'un vrai poète eût pu faire étinceler de rayons, un certain nombre d'éléments suffisamment lyriques. Par malheur, ils ne sont guère qu'en l'état d'indication. Hélas ! nous n'y pouvons rien. Encore un coup, c'est surtout au spectacle qu'on s'est attaché.

Ai-je besoin de dire que M. Massenet est un musicien d'une habileté consommée ? C'est justice de déclarer que son instrumentation est pleine de finesse, d'ingéniosité et parfois d'imprévu. Je voudrais pour beaucoup avoir le droit de louer au même degré les idées mélodiques et l'inspiration générale. Mais non ! En dépit des qualités dessinées, la partition entière ne s'élève pas au dessus d'un niveau de facile élégance, superficielle et courante. Le rôle de Cendrillon tombe souvent dans l'afféterie menue et manque d'accent ; celui de Pandolfe manque d'imprévu. Celui de la Féé nous fatigue d'inutiles vocalises.

On croirait écouter, par moments, la Philine de *Mignon*. Il y a fréquemment de jolis détails, aux voix comme aux instruments — personne n'en saurait disconvenir. Seulement, dans l'ensemble, l'œuvre s'enfonce. M. Massenet a pensé à tout, mais je le soupçonne d'avoir improvisé sa musique. Et pourtant, s'il voulait !...

Au surplus, il ressort de tout ce que j'ai dit que la splendeur extérieure ne laisse rien à désirer. Peut-être même est-elle excessive. L'œuvre a été montée par M. Carré avec des soins minutieux qui en ont, tout de suite, assuré le succès. Mlle Guiraudon est on ne peut plus gracieuse dans le personnage de Cendrillon. La belle voix de Mme Deschamps-Jehin sonne à traduire les méchantes humeurs de Mme de La Haltière.

J'ai fort aimé M. Fugère, comme acteur et comme chanteur, sous l'ample feutre empanaché de Pandolfe. Le Prince Charmant a pour interprète Mlle Emelen, qui fait de son mieux pour l'incarner. A Mme Bréjean-Gravière sont échues les malencontreuses vocalises de la féé. Il faut nommer encore Mlle Tiphaine, Marié de L'Isle, Oswald et de Craonne en des figurines diverses. Il faut louer, surtout, l'orchestre, excellent sous la conduite de M. Luigini.

Fourcaud

Cheveux clair-semés, épaissis, allongés par l'Extrait capillaire des *Bénédictins de Montmajell*, qui arrête la chute et retarde la décoloration. 6 fr. le flacon. Franco mandat, 6 fr. 85. E. Senet, administrateur, 35, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Nous avons remarqué 22, Chaussée-d'Antin, de ravissantes corbeilles, d'exquises gerbettes pour petites tables, guirlandes et jouchées de fleurs sur ruban, nouveautés charmantes et inédites, que *Pelty* donne à des prix très modérés. Tél. n° 222.08.

Taches de rousseur, hâle, rides s'en iront sans repliquer si vous leur signez leur congé avec la *Véritable Eau de Nînon* de la Parfumerie Nînon, 31, rue du Quatre-Septembre. 6 fr. 50 le flac., franco.

## LE BI-BORAX ORIENTAL

Tout le monde sait que le Bi-Borax est précieux pour le blanchissage, l'empesage, etc.

Les personnes qui partent à la campagne ne doivent donc pas oublier d'en emporter quelques boîtes.

Si l'on a soin d'ajouter de Bi-Borax la lessive et l'amidon, et si, par surcroît, le linge a été séché au soleil, on obtient une blancheur éblouissante.

Le Bi-Borax se trouve chez tous les bons épiciers et ne se vend qu'en boîtes cachetées.

L'*Almanach des Patriotes et du Drapeau*, qui paraît à la veille du procès Déroulède-Habert, est une œuvre d'actualité que publie la Ligue des Patriotes. 136 pages illustrées. Texte par Paul Déroulède, Marcel Habert-Barres, H. Galli, etc. (Voir aux annonces.)

## Soirée Parisienne

CENDRILLON

*Cendrillon* m'a été contée hier soir, à l'Opéra-Comique, et j'y ai pris un plaisir extrême.

Le conteur était Massenet et l'illustrateur Albert Carré. Le conte de Perrault, illustré par Gustave Doré.

La salle de l'Opéra-Comique est parée comme aux plus beaux jours de fête. Le président de la république s'est fait annoncer pour 8 h. 1/4. A 8 h. 1/4, M. Loubet prend possession de l'avant-scène officielle. L'exactitude est la politesse des Présidents à l'égard du peuple souverain. Alexandre Luigini lève son bâton. La parole est à Massenet, le crayon appartient à Albert Carré.

Acte premier, une vaste chambre, fermée au fond par des tapisseries, chez Mme de La Haltière. Grande cheminée avec son âtre. Scène de famille. Mme de La Haltière tempête ; Pandolfe s'arrache les cheveux. Mme Deschamps emmène au bal chez le Roi ses deux filles, la divine Tiphaine, et l'exquise Marié de l'Isle ; Fugère est désolé de laisser au logis la gentille Guiraudon. Très-amante, Mme de La Haltière, encadrée dans sa corollette à la Gabrielle d'Estrées ; très divertissant, l'excellent Fugère, dans sa culotte à canon avec sa fraise et sa perruque à la Henri IV.

Tandis qu'ils s'éloignent, sur un temps de menuet, Cendrillon s'endort dans l'âtre. La féé, sa marraine, lui apparaît dans un superbe déshabillé de soie rose doublé de riches broderies. Elle est suivie de l'apparition des esprits sur un bâti-de-verre éclairé par des projections lumineuses du plus séduisant effet. Par un truc à la Robert-Houdin, des miroirs imaginés, Cendrillon est déshabillée et rhabillée en princesse, robe bleue, encadrée d'hermine, avec bandelettes d'argent ; coiffure personnelle surmontée d'un rince-aigrette. Le rêve commence. Le fond du théâtre s'illumine, laisse voir le château fantastique splendidement éclairé dans le lointain, et, aux portes de la demeure, le carrosse où va monter Cendrillon, avec une suite domestique d'esprits et de follets. Ce décor est signé : Jusseaume.

Pour faire marcher cet acte, avec les différentes projections lumineuses qui changent de couleur, les trucs, les apparitions, il a fallu réunir quatre régisseurs, vingt-deux machinistes et dix-huit électriciens. Et, comme les coulisses n'offrent aucune espèce de dégagement, les manœuvres se font par les dessous et par le cintre, au moyen de portes-voix et de sonnettes.

Acte deuxième. Chez le Roi. La salle des fêtes et les jardins du palais. Grand décor de Carpezat, en oblique. Galerie, partant du trône qui s'élève à droite contre le manteau d'Arlequin, et s'en va en diagonale vers le fond du théâtre, en encadrant des jardins ombrés, éclairés en bleu. Le tout est brillamment illuminé par des lustres qui diminuent de grandeur pour donner l'illusion de l'éloignement.

Le lever du rideau sur cet acte est délicieux. Le Prince Charmant, assis sur le trône, est absorbé dans une rêverie que peignent le luth, la viole d'amour et la flûte de cristal, dans un concert mystérieux. Ce tableau, enluminé d'une exquise mélodie, est ravissant à l'œil et à l'oreille. Mlle Emelen l'éclaire de toute sa beauté. Elle est ravissamment jolie dans son corsage velours grenat, lamé d'or, ses manches et sa culotte blanches, son chapeau de feutre blanc, garni de plume. Les petits musiciens, pages rose et vert tendre, complètent le pastel.

Entre le Roi (M. Dubosc). Pourpoint blanc, recouvert du grand manteau de cour à traîne, porté par deux pages jaunes. Le manteau, bleu foncé, est doublé et brodé d'hermine. Sceptre et couronne. Et la fête commence. Les demoiselles de noblesse, robe de brocart rose et blanc, coiffées d'un délicieux petit toquet noir à plumes rouges. Leurs cavaliers sont en Louis XIII vert. Cinq entrées de ballet : les *Filles de noblesse*, les *Fiancés*, les *Mandores*, la *Florentine*, le *Rigodon du Roy*. Mmes Chasles, Nercy, Rat, Dugué et tout le corps de ballet s'esbattent joyeusement jusqu'à l'entrée féerique de Cendrillon, dont la beauté éclipsé tout autour d'elle et qui entraîne le Prince Charmant dans un duo mystérieux que des gazes habilement disposées séparent de tout le reste du bal, d'où Cendrillon s'échappe en laissant après elle sa pantoufle de vair.

Troisième acte. — 1<sup>er</sup> tableau : Retour chez Mme de La Haltière. Nouvelle scène de famille, où la mégère peste contre l'inconnue qui a absorbé dans ses rayons tous les attraits du bal et touché le cœur du prince. Cendrillon a rendu la liberté à ses tourterelles et les a suivies dans leur vol. Nous la retrouvons au deuxième tableau (le dernier décor de ce pauvre Rubé), sous le chêne des fées. Il est ravissant, ce décor. Par un truc très ingénieux du chef machiniste, dans le changement à vue, un chêne gigantesque, aux branches puissantes,

L'AFFAIRE REVELE